

Hommage à Hermann Scherchen



Hermann Scherchen. (Photo Ruszka)

GENEREUX, passionné, ardent, combatif, il avait donné à la musique moderne une patrie : le monde.

Partout, lorsqu'il arrivait, avec cette silhouette comme taillée dans un nœud de bois, ses épaules serrées, ses gestes géométriques, ses mains larges, la musique d'aujourd'hui s'imposait, conquérante, touchait directement au cœur. Il avait été le premier à se battre pour elle. Il meurt peut-être de ce combat ; car il se savait malade, et déjà, à Royan, récemment nous avions vu son corps se ramasser davantage comme pour se défendre mieux, ses yeux si clairs se voiler par instants lorsqu'il parlait de projets, car il en avait encore tant et de toutes sortes. Jamais il n'a économisé ses forces. En Amérique récemment il a donné coup sur coup une quarantaine de concerts. Mais c'est à Florence qu'il meurt, après avoir dirigé au Mai Florentin la grande trilogie de Malipiero « L'Orfèvre » (1922).

Scherchen était né le 21 juin 1891 à Berlin. A 22 ans, au pupitre, il dirigeait les premières éditions du *Pierrot Lunaire* de Schönberg. Quarante ans plus tard *Moïse* et *Aron*. Entre ces deux dates il se voua tout entier à la jeune musique, non pas avec emportement mais avec une conscience scrupuleuse, exigeante, avec une volonté précise et acharnée. Son autorité, son énergie, sa puissante originalité étaient plus fortes que toute réticence et le public toujours lui cédait, lui revenait après des scandales comme les *Déserts* de Varèse à Paris (1954). C'est lui qui amena Luigi Nono et Bruno Maderna à Darmstadt en 1950 et dirigea leurs œuvres devant un public houleux. A Paris, au *Domaine Musical*, il révéla Webern, ses transparences, la nouvelle beauté de son langage. A Gravesano, en Suisse, il avait installé un laboratoire de musique électronique le plus moderne d'Europe. Cependant c'était aussi un sage, un modeste, sobre et parlant peu. Il a laissé des livres (2 sur l'art du chef d'orchestre), a beaucoup écrit dans des revues fondées souvent par lui. La plus importante est *Mélos*. Il transcrivit Bach et fit connaître aussi de nombreuses œuvres anciennes tout en soutenant les premiers pas de la musique concrète en France...

Nous partageons la peine de tous les musiciens qui l'ont approché et aimé.

Martine Cadieu

DEPUIS décembre 1954, il a été tenu à l'écart de la vie musicale en France. La R.T.F., puis l'O.R.T.F. trouvaient toutes les excuses pour ne pas l'inviter.

Prétexte : l'énorme scandale provoqué par les *Déserts* de Varèse aux Champs-Élysées, dont il assurait la création. Le *Domaine Musical* dont il fut le guide à ses débuts, cessait de l'inviter dès qu'il se crut assez fort pour imposer seul une tête de pont de l'école de Vienne-Darmstadt en France. Mais le pharisaïsme n'existe pas seulement en France, il est peut-être bien plus cultivé en Allemagne depuis deux ou trois générations au moins. Ainsi la fleur de la musique allemande s'exila avant la guerre, Scherchen aussi. Il renoua après la défaite, mais l'esprit n'avait pas changé et il claqua les portes des centres de musique allemands. Il était trop fier et trop indépendant, trop universel, lui, l'accoucheur d'une bonne partie de la musique du XX^e siècle pour accepter des compromis par carriérisme ou par complaisance naturelle. L'acier de son caractère sortait de ses yeux et mettait à nu les courtoises et les prétentions des organisateurs, des chefs, des compositeurs, des musiciens.

La société est faite par la moyenne pour la moyenne. Les exceptions doivent être fauchées. De préférence par la calomnie. Cet homme traversait sa vie en solitaire comme un de ces chevaliers de la Table Ronde impitoyable envers lui-même et envers la cohorte des déchets, des suiveurs, imitateurs, faussaires, mais généreux envers les naissances de la musique et ses servants vrais. Sa confiance, ses encouragements, son estime, ses contradictions m'accompagnent toujours dans mon travail, même aujourd'hui où ma musique rencontre tant d'amis, tant de suiveurs souvent plus heureux que moi-même après avoir été durant des années solitaire et frappé d'ostracisme. Son travail était acharné, à 75 ans, pas en Europe mais aux U.S.A. et au Canada, il dirigeait 32 concerts en 40 jours, les Messes de Bach et les Symphonies de Beethoven et de Bruckner par cœur ; organisait à ses frais, à Gravesano, un congrès international sur les incidences des ordinateurs en musique, s'occupait de la revue *Gravesano* Blatter fondée et fabriquée à ses frais également pour assouvir sa faim de connaissance. Il était non seulement un des plus grands musiciens de notre siècle mais aussi un

Iannis Xenakis :

homme philosophe au sens étymologique, d'une acuité exceptionnelle, d'un instinct sûr. Chez lui tout concourait, la technique actuelle, le romantisme allemand du XVIII^e siècle, les idées révolutionnaires et athées en une synthèse vivante et si riche, sensible dans sa fantasmagorique direction, dans ses entretiens lapidaires. C'était l'homme le plus laconique, encore au sens antique à l'époque où une petite phrase liait toute une façon d'être ou de faire, que j'aie jamais connu.

Son dernier concert à Paris fut l'Art de la Fugue avec l'Ensemble Instrumental de Musique Contemporaine de Paris à Saint-Roch. Jamais cette œuvre ne fut interprétée avec une telle profondeur et un tel détachement de la temporalité. Ce n'était plus Scherchen (son tempérament, son orchestration), ni Bach, mais la voix de la Raison, de la Vie et de la Mort qui emplissait les voûtes de l'église, venant du fond des âges dans une sorte d'Eucharistie diffuse. Puis, son dernier concert en France fut au Festival de Royan, qui démontra une fois de plus sa maîtrise et son feu créateur inégalé dans les œuvres de Stravinsky et de Berg, ainsi que son effort extraordinaire et sa vertigineuse domination de la musique dans mon œuvre *Terretéktoth* que j'avais dédiée avec humilité à lui, mon ami, et à notre ami commun Pierre Souvitchinsky.

Il y a quelques semaines, Luc Ferrari et Gérard Partris ont longuement travaillé avec Hermann Scherchen, filmant les répétitions de *l'Art de la Fugue*, dans l'église Saint-Roch. Ce film doit prendre place dans la série d'émissions télévisées qu'ils ont créée : « les Grandes Répétitions ».

Luc Ferrari :

J'AIMAIS beaucoup Scherchen. Réveillé par un coup de fil d'Allemagne qui m'annonçait sa mort, je me suis aperçu — non pas trop tard, car au fond je le savais déjà — que j'avais beaucoup de sentiment pour cet homme. C'est très rare, le sentiment. On y tient. Voilà : ceci est subjectif.

Mais, comme chef d'orchestre, il me fascinait aussi. Il était mystérieux dans sa façon de diriger. Si je fouille la vie musicale je ne vois pas qui peut lui succéder. Il y a une telle honnêteté dans sa vie. Brutalité, sévérité, intégrité. Je ne vois ça nulle part ailleurs. Nous étions en train de faire une émission sur lui, pour la télévision, au groupe de recherche. Nous avions filmé une répétition de *l'Art de la Fugue* à Saint-Roch. J'avais rendez-vous avec lui, en août, pour un long entretien. Lui si rigide, il dinait parfois avec moi et parlait de tout, de la vie, de la passion, de la mort, de la religion, de la musique. Au début quand je l'ai connu, en 1953 à Paris, il me terrorisait ; il était malin, il aimait dominer les compositeurs, mais il s'intéressait si fort aussi... Je lui posais parfois des questions brutales. Il aimait la franchise. Dans sa vie de chef il centrait sa vie sur la musique contemporaine ; en a fait son travail, son fief. Mais chaque fois qu'il dirigeait de la musique classique, des Symphonies de Beethoven, par exemple, j'étais ému, moi que ces Symphonies n'attirent pas particulièrement. J'y reconnaissais des choses que je n'avais jamais entendues jusque-là... C'est le mystère de sa force physique. Il communiquait au public et aux musiciens — qui sont souvent des fonctionnaires — un enthousiasme merveilleux et cela avec un tout petit geste, j'ai vu cela au tournage : ces gestes qui sortent des nuances des délicatesses... c'est incommunicable, cela ne passe pas au disque : c'est mort. Finalement quand on perd quelqu'un, on le perd totalement.

Scherchen était envouté par le temps. Je n'ai jamais entendu personne parler avec autant de sauvegarde de la jeune musique. Il était d'une sévérité incroyable avec nous. Il m'a dit les pires choses. C'était si bien... si utile... Il avait une façon de concevoir le temps musical très particulière. Je n'ai pas très bien compris ce qu'il voulait dire et c'est ce que je voulais élucider... Il disait qu'à notre époque le temps n'est plus le même. Les œuvres devaient — disait-il — absolument être courtes. Après quatre minutes c'était déjà foutu, on avait largement compris ce qui s'était passé et ce qui se passerait encore. Notre métabolisme musical, « au temps de l'avion », n'est plus le même qu'avant. Si les œuvres duraient, elles devaient avoir un revirement total à chaque instant, une révolution permanente de seconde en seconde... Mais ce renouvellement il ne l'avait jamais trouvé et c'est pourquoi il avait une telle curiosité pour les jeunes...

Gérard Partris :

J'E l'ai regardé toute une journée. J'ai dîné avec lui, il a choisi ses plats avec précision, il s'intéressait à ce que mangeaient les autres.

Il a vérifié l'addition. Pas par avare, par amour de la précision ?

Je l'ai vu transpirer d'amour de la musique, insulter les autres, leur demander plus que ce qu'ils voulaient donner, avec acharnement comme pour écarter le doute.

Quand on le filmait au milieu de son action, par moments il se mettait en colère, il criait : « Allez-vous finir, sales petites fournies, et me laissez travailler ! » et il disait aux musiciens de l'orchestre : « Messieurs (c'était à propos de *l'Art de la Fugue*), Messieurs, je vous en prie, vous êtes en face d'un des plus hauts chefs-d'œuvre qu'aient pensés un homme, tentez de vous élever au-dessus de ce que vous êtes ».

Merci, Hermann Scherchen.

En page 18, le texte que Pierre Schaeffer a bien voulu nous donner, en témoignage de l'admiration qu'il porte, depuis de longues années, au grand musicien disparu.